

CHRONIQUE DES ENVAHISSEURS...

CINQUANTE ANS DE J.O.C.

3ème partie: PREMIERS PRECURSEURS «LIBERAUX»: L'ATELIER.

«Il n'y a pas de bêtes féroces qui le soient autant contre les hommes que les chrétiens entre eux».
Ammien MARCELIN (41).

Pendant que Buchez (*) poursuivait, sous la monarchie de Juillet, son action de propagande qui le mena, après la révolution de février 1848, d'abord dans l'équipe de Garnier-Pagès à la mairie de Paris, puis à la présidence de l'assemblée constituante du 5 mai au 6 Juin, des disciples ouvriers fondèrent le périodique *L'Atelier* qu'ils purent publier pendant dix ans, de 1840 à 1850.

SÉNÈQUE MIEUX QUE J.C.

Buchez a fait partie de ceux qui mettent «à l'actif du christianisme d'avoir formulé le dogme d'égalité» (42). La phrase est de Mazzini et le mot «dogme» peut paraître ridicule, mais il implique une obligation. Et Bakounine lui-même, tout en le critiquant avec virulence, souscrit partiellement à cette idée: «C'est le grand mérite du Christianisme d'avoir proclamé l'humanité de tous les êtres humains, y compris les femmes, l'égalité de tous les hommes devant Dieu» (43).

Devant Dieu seulement, c'est-à-dire devant rien. Mais, bien que les moyens et les conclusions de la critique historique aient pu être affinés depuis les second et troisième quart du XIXème siècle, on a vu, ces dernières décennies, augmenter considérablement le nombre des sous-exégètes qui répandent cette contre-vérité de la primauté du christianisme en ce qui concerne notamment l'affirmation de l'égalité des individus et la condamnation de l'esclavage.

Il faudra revenir plus longuement sur ces attrape-nigauds auxquels Engels et certains des nôtres - et non des moindres: Proudhon Bakounine - ont parfois prêté crédit, mais indiquons au moins rapidement que «dans l'esprit du peuple romain, le droit de chaque citoyen à une égale portion du sol était consacré par une tradition séculaire» (44) et que l'abîme entre l'idée généreuse et sa réalisation existait déjà, puisque vers moins 486 - plus de deux siècles avant les Graques - l'ex-consul Spurius Cassius fut basculé par dessus la roche Tarpéienne pour avoir voulu distribuer également, entre la plèbe romaine et les peuples alliés, des terres nouvellement conquises (45).

Quant à l'esclavage. Il est de notoriété publique qu'il n'a été définitivement aboli dans les sociétés christianisées - et le servage dans certaines - qu'au cours du XIXème siècle. Et cela ne résulte pas seulement du décalage entre l'idée généreuse et son application, car: «...dans tous les évangiles on

(*) Voir *L'Anarcho-Syndicaliste* n°29 et 30.

(41) Ammien Marcellin, *Histoires*, 22-5, in Guy Fau, *Le puzzle des évangiles*, Ed. Rationalistes. Paris 1970. p.18.

(42) François-André Isambert, *Buchez ou l'âge théologique de la sociologie*, Ed. Cujas, Paris 1967, p.309.

(43) Michel Bakounine, *Dieu et l'Etat*, Œuvres, tome I, Stock, Paris 1895. p.311.

(44) Gérard Walter, *Les origines du communisme*, Payot, Paris 1931. p.492. (45) Ibid. pp.492 à 498.

ne trouve aucun esclave. Il n'est pas fait mention une seule fois de l'esclavage. C'était cependant, à l'époque, le grand problème moral et social du monde romain: de grands esprits, comme Cicéron et Sénèque, ont mis en doute la légitimité de l'esclavage. On aimerait pour la cause chrétienne trouver dans les évangiles des phrases comme celle-ci: "Il n'est pas jusqu'aux petits qui n'aient droit à notre Justice: de ce nombre sont les esclaves". Il n'en est rien. Ce n'est pas Jésus, c'est Sénèque qui affirme que l'esclave et l'homme libre sont formés de la même semence, c'est Juvénal qui les dit formés de la même matière et des mêmes éléments. C'est encore Sénèque, et non Jésus, qui parle le premier de la fraternité entre l'esclave et l'homme libre... Jésus, lui, ignore le problème de l'esclavage: pas une parole sur ce sujet. L'apôtre Paul, par contre, en parle, mais c'est pour énoncer la doctrine qui sera, tout au long de l'histoire, celle de l'Eglise: l'esclavage est légitime et voulu par Dieu, il faut donc que chacun se résigne à son état. Il est permis aux chrétiens de posséder des esclaves» (46).

LA MORALE DES EVANGILES

Mystifiés par le discours dominant sur les origines du christianisme - comme de nombreux autres le sont encore aujourd'hui, et la J.O.C. n'y est pas pour rien - des ouvriers catholiques, ou qui le devinrent à son contact, suivaient les cours donnés par le groupe Buchez, s'enflammèrent pour ce «socialisme» catholique et associationniste et en devinrent à leur tour des propagandistes fervents.

Autour de J.-M. Leroy, qui fut par la suite membre du comité d'examen des articles de *L'Atelier*, fut créée en 1834 une coopérative de production en bijouterie: «L'esprit chrétien régnait dans l'entreprise: les apprentis étaient conduits à la messe. (...) Pour être admis il fallait pratiquer la morale de l'Evangile» (47). Il n'est pas précisé laquelle: celle de l'amour du prochain, celle qui fait périr par l'épée, celle qui est indéniablement anti-juive, etc...

L'équipe entrain de se constituer s'occupa en 1837 à publier une édition «populaire» des Evangiles. Pus ce fut, après la vague de grèves de 1840, la décision de créer un journal uniquement rédigé par des ouvriers. Le premier projet, distribué par prospectus, prévoyait un minimum de 150 inscriptions pour désigner le gérant et le comité de rédaction. Ils furent bientôt plus de 200 (48).

Cependant l'équipe de base n'a pas immédiatement annoncé toute la couleur: «L'Atelier devait donc posséder le double de caractère d'organe buchézien et de journal d'ouvriers. Mais ses fondateurs, sans doute pour obtenir plus facilement l'adhésion de ceux qui ne partageaient pas toutes leurs idées, leur présentèrent le nouveau journal uniquement sous ce second aspect» (49).

On peut noter que cette leçon a profité aux «progressistes» du groupe *Reconstruction* qui, plus d'un siècle plus tard, choisirent intelligemment, pour mieux la servir, de marquer leur idéologie christo-corporatiste et tromper les travailleurs en jouant la carte d'une déconfessionnalisation de façade de la C.F.T.C. en C.F.D.T.

Aussi les louanges que Georges Vidalenc adresse aux fondateurs de *L'Atelier* paraissent plus sentimentales que réfléchies; il n'a pas su voir derrière les apparences techniques, il n'a pas su apprécier la gravité du danger: «Bornons-nous à souligner les qualités exceptionnelles de l'équipe qui anima l'entreprise, la valeur et le sérieux des articles publiés comme des solutions envisagées, et nous souhaiterions que notre presse ouvrière fut toujours digne d'être comparée à celle de ses devancières, de plus d'un siècle. Sous la gaucherie du style, malgré certaines lourdeurs et maladresses, apparaissent le réalisme de l'information, la vigueur de la pensée, la puissance de la réflexion et la dignité des caractères. Ces vieilles barbes de 1848, dont on a tendance à se gausser, constituent un groupe de

(46) Fau. op. cit. pp.70-71.

(47) Jean Maitron et coll.. *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, tome II. Ed. Ouvrières. Paris 1985, pp.504-505.

(48) A. Cuiviller, *Un journal d'ouvriers*, L'Atelier (1840-1850), Félix Alcan éd., Paris, 1914. p.6.

(49) Ibid- p.5.

militants qui font honneur à la classe ouvrière dont ils sont issus et dont ils entendaient ne point se séparer, un exemple et une leçon dont nous devrions nous souvenir» (50).

UN JOURNAL DE CHRETIENS OUVRIERS

Nous souvenir de la leçon, certes oui: pour en combattre l'exemple. Nous allons voir ci-dessous pourquoi, mais Daniel Ropa le dévoile en quelques lignes: *«C'est un mouvement ouvrier d'inspiration chrétienne qui s'amorce autour de cette petite feuille véhémement, le premier en date. Même si, entre ces rédacteurs ouvriers et Buchez lui-même, la différence est sensible, c'est bien la pensée du premier socialiste chrétien qui anime l'entreprise. On la retrouvera longtemps, plus active qu'on pense: si l'on se donnait la peine de la rechercher, sans doute en découvrirait-on la trace parmi nous»* (51). C'est exactement ce à quoi nous nous occupons, et ce ne sont pas de traces qu'il s'agit, mais d'une véritable invasion.

Ouvriers, ils l'étaient indéniablement, mais pas ouvriers d'usine: principalement bijoutiers, chapeliers, charpentiers, mécaniciens, tailleurs d'habits, teneurs de livres et de nombreux typographes (52). Et ils mirent un point d'honneur à écrire leur journal tous les mois - toutes les semaines, de mars à juillet 1848 - en refusant la participation de journalistes professionnels, même parmi les rédacteurs occasionnels. Sur ce point, si l'on fait abstraction de l'idéologie véhiculée, Vidalenc a raison: c'était sérieux et bien fait, la plupart de leurs adversaires le reconnaissaient.

Six ans avant le *Manifeste communiste* ils écrivaient: *«Les améliorations dans la condition du peuple ne peuvent être que l'ouvrage du peuple lui-même»* (53). Ce qui ne signifie tout de même pas la même chose que: *l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes*.

Ils ne se contentent pas d'observer la division de la société en classes aux intérêts antagonistes (54), ils exposent *«toute une théorie de la solidarité ouvrière et de la lutte des classes»* (55). Ils se déclarent convaincus que *«tant que les produits du travail ne seront pas plus convenablement répartis, par une réforme du système économique, les institutions les plus libérales en apparence seront faussées et serviront à river davantage la chaîne qui nous lie au capital»* (56).

Ils s'affirment partisans de l'abolition du salariat (57) et montrent, au cours des dix années d'existence du journal, de plus en plus de méfiance sur le rôle de l'Etat, mais leur conception de la transformation sociale est surtout évolutionniste et volontariste (58).

Ils développèrent particulièrement les théories associationnistes de Buchez et, dans un premier temps, la suivirent dans son idée *«qu'il ne devait être établi qu'une seule association par profession, et que cette association devait réunir un jour dans son sein tous les ouvriers de la même corporation»* (50), mais finirent par abandonner cette thèse à partir de 1843, affirmant qu'ils n'avaient *«nulle envie de refaire les corporations»*, que *«le temps des corporations est passé»* (58) et prévoyant *«les caractères nouveaux que prendrait la concurrence dès lors qu'elle ne s'exercerait plus qu'entre les associations ouvrières»* (59).

(50) Georges Vidalenc, *La classe ouvrière et la syndicalisme en France*, C.G.T-F.O. éd., Paris, 1969, pp.99.

(51) Rops. op. cit., p.652.

(52) Cuvillier. op. cit. pp.271 à 273. (53) Ibid., p.9.

(54) Dans l'article précédent, une mauvaise interprétation de documents m'a fait écrire trop hâtivement que Buchez était *«éloigné de l'observation de la lutte des classes»* ce qui n'est pas exact: Buchez ne la niait pas, mais sa position par rapport à la lutte des classes s'est sensiblement modifiée entre 1830 et 1840 (Isambert. op. cit. pp.74 à 82).

(55) Cuvillier, op. cit, p.138. (56) Ibid. p.172. (57) Ibid. p.203. (58) Ibid. pp.180-181).

(59) Ibid. pp. 217 à 219.

DIEU ET LA PATRIE

Pourtant Charles-François Chevé, un des rédacteurs habituels, défendait encore - dans *Le Correspondant* du 25 juin 1845 - les options corporatistes de Buchez: *«Il y a tous les éléments d'une véritable organisation industrielle, d'une constitution complète des classes ouvrières. En donnant à chaque industrie son conseil et reliant tous ces conseils dans la main de l'Etat, on reconstitue réellement la famille industrielle»* (60). C'est à peu près ce que Mussolini s'efforça d'organiser en Italie à partir de 1925.

Il faut préciser que Chevé manqua de peu de suivre trois autres buchéziens - qui n'appartenaient pas à l'équipe de *L'Atelier*: Hyacinthe Bonson, Louis-Alexandre Piel et Requédât (61) - chez les dominicains de Lacordaire.

En fait *«les projets de réforme de L'Atelier sont animés d'un esprit de conciliation, pareil à celui dont s'inspirent de nos jours les législations d'Australasie, bien plus que de cet esprit de lutte qui pousse nos ouvriers du continent vers les formes extrêmes du syndicalisme»* (82).

Mais les positions des ateliéristes sur la question sociale ne peuvent être dissociées de la totalité de leur doctrine. Pour eux, à la suite de Buchez, *«la France est le soldat de la Révolution et l'apôtre du droit des peuples»* (62). Ils faisaient preuve d'un *«chauvinisme Jacobin»* allant parfois jusqu'au délire (83). Quand il fut question de construire des fortifications autour de Paris *«les ouvriers, les socialistes et la plupart des républicains repoussaient l'embastillement de Paris, craignant que les fortifications ne servissent à comprimer les insurrections. (...) "L'Atelier" se prononça, au grand scandale de Cabet, pour les fortifications»* (63).

Et surtout *«ces ouvriers étaient, dans toute la force du terme, des croyants, voire des mystiques; et leurs idées politiques se reliaient étroitement à une doctrine proprement religieuse»* (64). Ils affirmaient que *«l'homme ne gagnerait jamais son pain qu'à la sueur de son front»* (65), que *«rien de grand, rien de juste, rien de social ne peut être fait que par le sacrifice»* (66) et pour dénoncer les revenus sans travail ils s'appuyaient sur *«la parole de Saint Paul: celui qui ne veut pas travailler, ne doit pas manger»* (66).

Pour eux l'Evangile *«est le point de départ du monde moderne; il est le code, le véritable et le seul de la liberté, de l'égalité, de la fraternité et de l'Unité»* (67).

Mais ils ne se contentent pas d'être chrétiens, ils s'affirment aussi catholiques; il leur arrive même, pour défendre le catholicisme, de s'en prendre à George Sand qui a au l'idée (saugrenue) de réclamer une *«religion de l'avenir»*.

Formellement leur catholicisme, comme celui de Buchez, n'est pas des plus *«orthodoxe»* et certains censeurs encore plus bigots qu'eux ne manquent pas de leur reprocher leur laxisme en ce qui concerne la vie de l'Eglise et ses sacrements.

S'ils croient à l'infaillibilité de l'Eglise, ils prétendent qu'elle *«ne se confond pas avec les hommes d'Eglise; elle ne se compose pas seulement des prêtres, mais de tous les croyants, les prêtres ne sont que les mandataires, les représentants de l'Eglise universelle, et le pape n'est que le premier évêque de la chrétienté»* (68).

Ils stigmatisent, et ils ne tiennent pas à être confondus avec ceux qui se permettent de tout remettre en question, *«la religion, la morale, et par suite tout ce qui constitue le devoir de l'individu envers la société, de la société envers l'individu»* (69).

Ils décrivent l'ouvrier révolutionnaire comme n'étant *«ni le fils des Croisés, comme dit Montalembert,*

(60) Ibid. p.192.

(61) Isambert, op. cit, pp. 305 à 308.

(62) Cuvillier, op. cit. p.198.

(63) Ibid. pp.75-78.

(64) Ibid. pp.88-89.

(65) Ibid. pp.85-88.

(66) Ibid. pp.202-203.

(67) Ibid. p.89.

(68) Ibid. p.93.

(69) Ibid. p.12.

ni le fils de Voltaire, mais seulement le fils du peuple français, le fils des hommes de 89, de 92, de 93; il est socialiste sans être hostile à la religion, ni à la patrie, ni à la famille, ni même à la propriété» (70).

DES OUVRIERS CLERICAUX

La plupart sont des convertis que le zèle bien connu des néophytes (sans doute pour se faire pardonner leurs années d'incroyance: voir Maurice Clavel, André Frossart, etc...) pousse à se mettre au premier rang des défenseurs et des propagandistes de la foi. Mais le pire c'est que, tout en repoussant (en dernier ressort) le gouvernement de prêtres, ce sont avant tout des théocrates qui ne font aucune distinction entre la société civile et la société religieuse, pour lesquels *«la loi civile devient une simple émanation de la loi révélée par Dieu» (71).*

La révolution de 1848 passera par là dessus, commençant par ses arbres de la liberté bénis par les curés pour finir par le ralliement de la hiérarchie ecclésiastique au second empire. Ni la bourgeoisie, ni l'Eglise n'ayant encore besoin des services que pouvait leur rendre l'idéologie des ateliéristes, *L'Atelier* subit les mêmes avanies que toute la presse d'opposition et dut cesser sa parution faute de pouvoir payer les cautions imposées.

L'équipe finit par se disperser, mais quelques personnalités marquantes continuèrent à se signaler, après avoir abandonné la condition d'ouvrier.

Anthime Corbon (72): *«Bucheux l'a converti au catholicisme et a fait de lui, dans les colonnes de "L'Atelier", un polémiste de qualité au service d'un socialisme catholique, stigmatisant l'irrégion d'origine bourgeoise».* Après avoir été vice-président, pendant plusieurs mois, de l'Assemblée constituante, il sera ensuite *«déçu»* par l'évolution de l'Eglise et aurait adhéré à l'Internationale en 1865. *«Sous la Commune il chercha en vain à jouer un rôle de conciliateur entre Versailles et Paris».* Il fut élu député en juillet 1871 et combattit la loi contre l'*Internationale*, puis celle de déclaration d'utilité publique de la construction du Sacré-Coeur. Il devint sénateur inamovible en 1875.

Henri Charles Leneveu (73) sous l'Empire *«se battit avec discipline dans les rangs de l'opposition républicaine».* Il fut le premier à organiser, dans l'imprimerie, le travail en commandite ouvrière qui représentait une amélioration par rapport au *«marchandage»* individuel. Il entreprit la publication d'une collection de vulgarisation scientifique destinée aux ouvriers, employés et artisans, en choisissant ses collaborateurs parmi les anciens de Quarante-huit. Bien qu'il soit assez partisan de retirer l'enseignement à l'Eglise, ses attaches cléricales le poussent à dénoncer la loi de 1864 - qui constitue pourtant un pas vers la liberté d'organisation des syndicats - sous le prétexte qu'elle créa *«une situation qui divise des hommes ayant le plus grand intérêt au contraire à s'entendre, à vivre en bonne intelligence, situation qui consacre légalement la guerre industrielle» (74).*

Charles-François Chevé *«avait été élevé en dehors de toute croyance religieuse... L'école de Buchez le conduisit au catholicisme» (75).* Sous la seconde république il écrit un moment dans les journaux de Proudhon dont il finit par se séparer *«contraint de choisir entre le socialisme antireligieux et le catholicisme» (75).* Après avoir collaboré, sous le second empire, à divers journaux d'inspiration catholique, *«toujours catholique social... il se rallia à la politique conservatrice de Thiers au début de la troisième république» (76).*

Ces hommes étaient sans doute sincères, certains avaient du caractère, mais on ne peut être

(70) Ibid. p.18. (71) Ibid. p.114.

(72) Maitron et coll.. op. cit. tome I, Paris 1964, pp. 455 à 457. (73) Ibid. t II, pp.493-494.

(74) Dolléans, op. cit. p.288.

(75) Cuvillier, op. cit. pp.57 à 58.

(76) Maitron et coll. op. cit. pp.416-416.

d'accord avec Vidalenc quand il prétend qu'ils font honneur à la classe ouvrière, car les positions qu'ils ont défendues les en ont éloignés inéluctablement.

Et nous ne pouvons pas non plus accepter les nuances qu'essaye d'introduire Cuvillier: «*par certaines tendances, L'Atelier se sépare du catholicisme social pour se rapprocher de l'extrême-droite catholique, il s'en distingue aussi par certaines idées qui le classent plutôt dans les rangs des catholiques de gauche*» (77).

Ce ne sont là que les blancs bonnets et bonnets blancs du cléricalisme. Si le mot - *gauche* - a une signification précise, un clérical ne peut jamais être à gauche. Quelles que soient les subtilités dont ils s'entourent. Ils ne cherchent fondamentalement qu'à nous vendre la même salade.

De même que les jocistes aujourd'hui, les ateliéristes n'étaient pas des militants ouvriers, mais des ouvriers militants cléricaux.

Marc PREVOTEL.

Prochain article: *IV - Premiers précurseurs «libéraux»: le groupe Lamennais.*

(77) Cuvillier, op. cit. p.118.